
SCENE XII.

UN TOUR DE ROULETTE,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR MM. ARMAND DURANTIN ET JULES DE RIEUX,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE SECOND THÉATRE FRANÇAIS, LE 27 MARS 1843.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
SAINT-RÉMY, jeune fashionnable.	M. EUG. PIERRON.	MARIE	Mlle ÉMILIE VOLET.
CHARLES DAIGREMONT	M. BARON.	ANGÉLINA, danseuse de l'Opéra.	Mlle ADÈLE BROUX.
JOSEPH, son domestique	M. ROUSSET.		

La scène se passe chez Daigremont, en 1834, à Paris.

Un joli boudoir. Porte au fond. A gauche, la chambe de Daigremont. Une cheminée à droite. Une petite table à écrire à gauche; des porcelaines sur un guéridon placé au fond; un fauteuil à droite, un autre à gauche.

SCENE PREMIERE.

Au lever du rideau, Joseph est endormi sur un fauteuil; ses deux pieds sont appuyés contre le garde-feu de la cheminée et il tient en main une paire de pincettes.

JOSEPH, *seul, s'éveillant en sursaut.*

Hein!... qu'est-ce?... j'ai cru que monsieur sonnait... je m'endormais, je crois... Diable! le feu s'éteint... (*Il arrange le feu tout en parlant.*) Il fait un froid ici... brrrout... on gèle... Ah! monsieur aurait fait un joli tapage s'il m'avait surpris... il m'appellerait encore paresseux... je l'ai attendu toute la nuit... couché dans ce fauteuil... en tête-à-tête avec moi-même..... je me suis bien

NOTA. Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être sur le théâtre. Le premier inscrit tient toujours en scène la gauche du spectateur, ainsi de suite. Les changements de position dans le courant des scènes sont indiqués au bas des pages.

amusé. (*Il se lève.*) Il est encore rentré du jeu à six heures ce matin. (*Il regarde à la pendule.*) Midi... déjà... et monsieur n'est pas levé... Il est là... il dort... il est heureux, et moi, je range les appartements... Quelle existence!... faire de la nuit le jour... risquer au jeu la fortune que lui a laissée son père... on voit bien qu'il n'a pas eu la peine de la gagner lui-même... aussi, lorsqu'il revient, j'ose à peine lui adresser la parole... j'interroge son visage comme un baromètre... s'il est bon, je parle; s'il est à l'orage, je me tais... Ce matin, il était au beau fixe... il doit avoir gagné... la chance lui est favorable depuis quelques jours..... mais lui, quelle inconstance..... que de caprices....: dans la même minute, il veut et ne veut plus... il me donne cent ordres contraires, si bien que je ne sais plus lequel exécuter. (*Il s'assied.*) Je ne puis lui comparer que mademoiselle Angélina... cette petite danseuse de l'Opéra, qui l'adore toute l'année pour sa fortune..... il pouvait être si heureux avec mademoiselle Marie... mais, non, il l'a abandonnée. (*On entend un coup de sonnette.*) Ah! le voilà qui s'éveille; il est matinal aujourd'hui. (*Second coup de sonnette plus fort.*) Il paraît qu'il s'impatiente. (*Troisième coup de sonnette très-fort.*) Oui, sonne, sonne, va... je t'ai attendu toute la nuit, tu peux bien m'attendre cinq minutes. (*On entend appeler de la chambre de Daigremont* Joseph! Joseph!)

JOSEPH, *toujours assis.* Voilà, monsieur, j'y vais.

SCÈNE II.

DAIGREMONT, JOSEPH.

DAIGREMONT, *parlant de sa chambre.* Joseph! tout est-il prêt dans le boudoir?

JOSEPH, *sans se déranger.* Oui, monsieur.

DAIGREMONT. Est-il venu quelqu'un pour moi ce matin?

JOSEPH. M. de Saint-Rémy..... il reviendra.

DAIGREMONT. A-t-on monté mes lettres?

JOSEPH. Oui, monsieur.

DAIGREMONT, *avec impatience.* Donne-les donc alors au lieu de t'amuser ainsi.

JOSEPH, *sans se déranger.* Je les cherche, monsieur. (*A part.*) Au fait, je ne sais plus où je les ai mises.

DAIGREMONT, *ouvrant la porte de sa chambre, et paraissant en robe de chambre sans que Joseph l'entende. Il tient un journal à la main.* Eh bien! mes lettres?

JOSEPH, *sans le voir et sans quitter son fauteuil.* Je les cherche, monsieur, je les cherche.

DAIGREMONT. Il y paraît.

JOSEPH, *se levant.* Ah! monsieur, pardon; je suis si fatigué de cette nuit.

DAIGREMONT. C'est bien... tais-toi... où sont mes lettres?... j'en attends une très-pressée... donne vite.

JOSEPH*, *cherchant sur tous les meubles avec lenteur.* Je croyais les avoir mises..... non... est-ce qu'elles ne sont pas sur la cheminée, monsieur?

DAIGREMONT. Non..... tu n'en fais jamais d'autres..... tu les as égarées, et justement elles me sont essentielles.

JOSEPH. Oh! non, monsieur, elles ne sont pas égarées..... seulement je ne les trouve plus... Ah! sot que je suis... je me rappelle... Les voici, monsieur.

Il fouille dans la poche de sa veste et donne quelques lettres à Daigremont.

DAIGREMONT *les prend et les jette sur la cheminée sans les regarder.* C'est bon... Joseph, donne-moi ma redingote, mon chapeau et mes gants... je vais sortir sur-le-champ.

JOSEPH. Vous ne lisez pas vos lettres, monsieur?

DAIGREMONT. Mais tu vois bien que je n'ai pas le temps... qu'il faut que je sorte absolument. Allons, vite, vite!

JOSEPH, *à part, et lui apportant ce qu'il a demandé.* Comme il était pressé de lire ses lettres!

DAIGREMONT, *mettant sa redingote.* Dépêche-toi donc... et ma canne?

JOSEPH *pose le chapeau sur la cheminée et met les gants à côté, puis il va chercher la canne.* Monsieur ne me l'avait pas demandée.

DAIGREMONT. Qu'ai-je besoin de te le dire... faut-il te répéter le même ordre cent fois? Oh! quelle lenteur!... tu vois bien pourtant que je suis horriblement pressé. (*Joseph heurte en passant le guéridon sur lequel sont placées les porcelaines.*) Prends donc garde, maladroit; tu vas renverser ces porcelaines de Saxe auxquelles je tiens tant... Ah! tu prépareras un joli déjeuner..... j'ai promis à Saint-Rémy de l'inviter avec Angélina si je gagnais.

JOSEPH, *lui donnant sa canne.* Monsieur a donc été heureux au jeu cette nuit?

DAIGREMONT, *posant sa canne dans le coin de la cheminée, s'asseyant dans le fauteuil devant le feu et se dandinant.* Mais, oui, assez..... j'ai gagné une trentaine de mille francs.

JOSEPH. A peu près ce que nous devons à

* Joseph, Daigremont.

M. Quentin, le bijoutier, pour les dernières parures...

DAIGREMONT. Que j'ai envoyées à Angélina... oui, une bagatelle... je veux qu'elle se rappelle ma fortune de cette nuit. Tu passeras chez le joaillier, il te donnera un bracelet pour elle.

JOSEPH. M. Quentin ne veut plus faire crédit.

DAIGREMONT. Tu prendras dix mille francs dans mon secrétaire... Ah! Joseph, donne-moi mon tchibouck.

JOSEPH. Pour sortir, monsieur?

DAIGREMONT. Tu vois bien que non..... allons, dépêche-toi.

JOSEPH, *lui présentant sa pipe turque.* Voilà, monsieur. (*A part.*) Quel homme capricieux... comme il était pressé de sortir!

DAIGREMONT, *regardant sa pipe.* Est-elle bourrée?

JOSEPH. Oui, monsieur.

DAIGREMONT. Du feu.

JOSEPH *se met à genoux devant la cheminée, allume un morceau de papier, le prend avec les pincettes, le présente devant la pipe de Daigremont et attend que celui-ci allume.* Bien, monsieur.

DAIGREMONT *pendant ce temps reprend ses lettres, les parcourt tout en jouant avec le bout d'ambre de sa pipe, sans faire attention à Joseph.* La vie est une belle chose, Joseph; c'est un rêve délicieux qui fait passer devant nos yeux des illusions dorées et de gracieux visages de femmes.

JOSEPH, *levant les yeux sur lui et voyant qu'il ne fume pas.* Vous ne tirez pas, monsieur?

DAIGREMONT, *lui jetant sa pipe.* Imbécile, qui n'est bon à rien... pas même à m'écouter.

JOSEPH. Vous ne fumez donc pas, monsieur?

DAIGREMONT *, *se levant.* Est-ce que j'ai le temps de fumer?... Malheureux! tu as troublé mes rêves les plus délicieux... j'avais oublié le monde entier, j'étais absorbé par mes souvenirs de la nuit dernière... je jouais et je gagnais... je gagnais toujours... Ah! Joseph! que le jeu est une belle passion... sans le jeu, l'existence est monotone; point d'agitation, de crainte, de bonheur... lui seul peut nous faire éprouver ces terribles angoisses qui glacent l'âme d'effroi et lui donnent une double existence; lui seul nous fait, dans un même moment, passer des terreurs de la perte à l'ivresse d'un gain immense.

JOSEPH. Vous me donneriez presque l'envie de jouer, monsieur.

DAIGREMONT. Ah! c'est là seulement qu'est l'existence... Tiens, Joseph, hier soir j'ai vu M. Derville, cet ancien ami de mon père, ce riche négociant dont tu m'as souvent entendu parler. Il m'a encore offert pour me retirer de Paris, où je me perds, dit-il, de m'associer à sa maison et de me rendre millionnaire avant quinze ans, en souvenir des services que mon père lui a rendus. Il ne dépendrait que de moi d'accepter son offre en lui écrivant que je consens; eh bien! Joseph, je ne lui répondrai même pas, car je préfère ma vie agitée de Paris, Frascati, ses terribles émotions, au million que le travail vient m'offrir en perspective. Dans quinze ans, dit-il, je serai millionnaire; avant six mois, Joseph, moi, je prétends l'être au moyen du jeu.

JOSEPH. Et pour commencer, monsieur, vous achevez de manger les quinze mille livres de rente que votre père vous a laissées en mourant.

DAIGREMONT. Fallait-il que je vécusse comme un harpagon?... D'ailleurs, je te le répète, le jeu se chargera de réparer toutes mes pertes.... j'ai trouvé une nouvelle martingale vraiment infaillible, et dès aujourd'hui je veux la mettre en usage.

JOSEPH. Vous ne pensez plus à mademoiselle Marie?

DAIGREMONT, *avec distraction.* Si, si, toujours..... c'est une charmante enfant..... Va préparer notre déjeuner.

JOSEPH, *à part.* Quand je lui parle d'elle, il m'interrompt toujours.

DAIGREMONT. Va prendre dans mon secrétaire les dix mille francs dont je t'ai parlé.

JOSEPH, *au moment d'entrer dans la chambre, et revenant.* Faudra-t-il porter moi-même le bracelet?

DAIGREMONT. Non... c'est inutile... Angélina doit venir ce matin... je le lui remettrai.

SCÈNE III.

DAIGREMONT, MARIE, JOSEPH.

DAIGREMONT, *à part.* Marie... quel ennui!

MARIE. Ma vue semble vous importuner, Charles... vous m'aviez pourtant permis de venir quelquefois vous voir. (*Voyant que Daigremont ne répond pas.*) Je vais me retirer.

Elle fait un pas vers la porte.

JOSEPH, *vivement.* Non, restez, mademoiselle Marie, restez.

MARIE. Merci, mon bon Joseph.

DAIGREMONT, *avec impatience.* C'est bien... laissez-nous, Joseph.

Joseph entre dans la chambre de Daigremont.

* Daigremont, Joseph.

SCÈNE IV.

DAIGREMONT, MARIE.

DAIGREMONT, *avec embarras.* Je suis heureux de vous revoir, Marie... mais je suis occupé en ce moment... j'attends quelques personnes...

MARIE. Pourquoi cet embarras? ne sais-je pas depuis longtemps que vous ne m'aimez plus?...

DAIGREMONT. Vous vous trompez.

MARIE. Depuis un an que vous m'avez abandonnée, jamais le plus léger reproche ne s'est échappé de mes lèvres... pourtant je vous ai tout sacrifié : réputation, famille, repos, pour vous j'ai tout oublié...

DAIGREMONT. Vous avez tort de m'accuser, Marie, je ne vous ai pas oubliée; je suis prêt à faire pour vous tous les sacrifices; seulement, je vous l'ai déjà dit, il faut que vous quittiez Paris.

MARIE. Ma présence vous gêne?

DAIGREMONT. Non, assurément; mais votre mère serait heureuse de vous revoir... il faut retourner dans notre pays.

MARIE, *vivement.* Retourner près de ma mère... jamais. Vous voulez donc qu'elle me maudisse, qu'elle accable de son juste mépris l'enfant qui l'a déshonorée; vous voulez donc que j'aie à rougir devant toute ma famille, devant ma mère, qui ne me pardonnera jamais... puisque moi-même je n'ai pu me pardonner. (*S'approchant de Daigremont et lui prenant la main.*) Charles, vous le savez, je ne sais pas résister à votre volonté; mais je vous en supplie ne me forcez pas à quitter Paris, où du moins je puis vivre ignorée.

SCÈNE V.

MARIE, DAIGREMONT, ANGÉLINA.

ANGÉLINA, *qui est entrée pendant ces dernières paroles et a attendu quelques instants sans parler.* Comme c'est touchant!

MARIE, *reculant.* Ciel!

DAIGREMONT, *à part.* Angélina.

ANGÉLINA. Comme c'est sentimental..... Charles, mademoiselle te fait sans doute un cours de morale.... Que je ne vous dérange pas.

DAIGREMONT. Assez, Angélina..... mademoiselle est une amie de ma famille.

ANGÉLINA. Ce n'est pas vrai..... vous me trompez, vous êtes un monstre, vous me ferez mourir de chagrin. (*Changeant de ton brusquement.*) Charles, je suis libre ce matin, je n'ai pas de répétition, tu serais bien aimable de me conduire au Bois.

DAIGREMONT. Vous savez que Saint-Rémy doit venir déjeuner avec moi.

ANGÉLINA, *ôtant son chapeau, son châle et les posant sur un fauteuil.* Et moi aussi alors. (*A part, et regardant Marie.*) Eh bien! est-ce qu'elle ne s'en va pas?

DAIGREMONT. Joseph est sorti pour tout préparer..... mais nous ne déjeunerons pas avant une heure, car je suis attendu pour un rendez-vous d'affaires... il faut que je sorte.

ANGÉLINA, *regardant Marie.* Est-ce que mademoiselle reste avec nous?... je lui cède la place.

MARIE. Non, madame... je ne suis même demeurée que trop longtemps.

SCÈNE VI.

MARIE, DAIGREMONT, SAINT-RÉMY, ANGÉLINA.

SAINT-RÉMY. Eh! bonjour, cher..... tu es rentré tard cette nuit?

DAIGREMONT. A six heures.

SAINT-RÉMY. Oui, je le sais... Joseph me l'a dit... je suis venu de très-bonne heure pour te voir; j'ai été matinal comme l'aurore aujourd'hui... mais je n'ai pas voulu troubler ton sommeil. (*A Angélina, qui est assise devant la cheminée.*) Ah! d'honneur, madame, vous avez été ravissante hier dans le ballet... c'était à en mourir.

ANGÉLINA. Vous trouvez?

SAINT-RÉMY. Oui, divine, adorable..... vous avez un cou de pied, une tournure de hanches, des pirouettes horizontales..... oh! Daigremont est un heureux scélérat, et s'il n'était autant mon ami je lui chercherais querelle. (*Apercevant Marie et la toisant avec son lorgnon.*) Mais, je ne me trompe pas, Charles, c'est la petite Marie.

MARIE, *offensée.* Monsieur!

DAIGREMONT. Assez, je t'en prie, Saint-Rémy.

SAINT-RÉMY. Comme elle s'est formée, cette petite..... Quand tu l'as amenée de la province, c'était tout gauche, tout timide, tout niais... eh bien! ça prend tournure.

ANGÉLINA, *se levant.* Ah! c'est une ancienne connaissance de monsieur?... et l'on me disait que mademoiselle était une amie de famille.

DAIGREMONT. Voyons, Angélina, je vous en supplie.

SAINT-RÉMY. Ah! je suis désolé... j'ai été indiscret peut-être.

DAIGREMONT. Saint-Rémy, j'ai un rendez-vous pressé... oblige-moi de rester avec Angélina... je vais reconduire Marie.

SCENE VII.

ANGÉLINA, SAINT-RÉMY.

ANGÉLINA. Très-bien !... il me laisse pour accompagner cette petite bégueule..... c'est gentil... heureusement je m'en moque.

SAINT-RÉMY, *à part.* Elle est furieuse; l'instant est favorable. (*Haut.*) En effet, je me vois forcé de blâmer Daigremont, bien que je sois son ami. — Vous préférer une sotte provinciale... vous laisser seule.... c'est une indignité, cela crie vengeance.

ANGÉLINA. Oh ! il me le payera.

SAINT-RÉMY. Il devient assez bizarre depuis quelque temps. — Ne s'avise-t-il pas d'être jaloux de moi?

ANGÉLINA. De vous ?

SAINT-RÉMY. Oui, il s'est aperçu que je vous aimais.

ANGÉLINA. Vous plaisantez.

SAINT-RÉMY. Du tout; parole d'honneur, je vous adore; je ne vous l'aurais certainement pas avoué sans cette circonstance; mais Charles se conduit si mal avec vous, que j'en ai honte pour lui, et que pour vous aider à vous venger de lui, je veux mettre à vos pieds mon cœur et ma fortune.

ANGÉLINA. Ne parlez donc pas des absents.

SAINT-RÉMY. Méchante ! — Pouvez-vous douter de mon amour ?

ANGÉLINA. Autant que de votre fortune.

SAINT-RÉMY. Vous avez tort, et ce sont de mauvais bruits que l'on répand sur mon compte; je viens encore d'acheter à Crémieux deux cents louis un cheval...

ANGÉLINA. Que vous lui devrez toujours ?

SAINT-RÉMY. C'est pure médisance. — Je suis riche, je vous aime, et je puis vous rendre dans le monde cette brillante position que la fortune de Daigremont ne lui permet pas de vous donner.

ANGÉLINA. Si vous m'aviez dit tout cela il y a deux ans, Saint-Rémy, je vous aurais cru. Oui, vous avez été riche, mais vous ne l'êtes plus; vous m'avez aimée, mais vous ne me pardonnerez jamais de vous avoir préféré Daigremont; vous auriez pu me rendre ce luxe que j'aime tant et auquel m'avait habituée l'amour du comte de Surville, mais votre fortune ne vous le permet plus.

SAINT-RÉMY. Fort bien, Angélina! du moins vous vous expliquez nettement. — Ainsi, ce que vous auriez aimé en moi, c'était seulement la richesse.

ANGÉLINA, *riant.* Est-ce que vous auriez aussi la prétention d'être aimé pour vous-même, mon cher? c'est bon dans les romans. D'ailleurs je ne me sens pas le courage d'adorer un homme qui ne rêve que steeple chase et courses au clocher, qui ne parle que d'Humann ou de Sakosky, et s'habille comme le journal des Ridicules. — Si vous voulez absolument être aimé pour vous seul, mon cher Saint-Rémy, je vous conseille de retourner dans votre province chercher quelque petite cousine élevée au fond d'un château par une respectable douairière. — Vrai, vous avez été d'un naïf délicieux.

SAINT-RÉMY. C'est que je ne suis pas habitué à de telles rigueurs. — Mais vous, vous n'aimez personne?

ANGÉLINA. Mon cher, j'aime le plaisir, les fêtes, la toilette; j'aime le bal qui m'étourdit, le spectacle qui me fait oublier, le luxe qui me permet d'éclipser mes amies; j'aime un homme charmant, spirituel, élégant, dont la conversation m'amuse et m'intéresse, qui ne m'ennuie pas en soupirant pour moi, qui sait donner du charme à tout ce qu'il dit..... enfin qui ne me parle pas morale comme vous êtes prêt à le faire.

SAINT-RÉMY. C'est de la franchise.

ANGÉLINA. J'en ai toujours avec mes amis; vous le savez bien, je ne sais pas dissimuler. La vie est assez courte pour me faire redouter de rencontrer un jour de tristesse ou d'ennui; c'est bien assez d'être condamnée à perdre quatre heures aux répétitions de l'Opéra, et ma soirée à faire des pirouettes devant les lorgnettes de l'orchestre.

SAINT-RÉMY. Si l'Opéra vous ennuie, donnez-lui congé; vous avez des appointements si faibles.

ANGÉLINA. Le quitter!... je payerais pour y rester. — L'Opéra nous est nécessaire; c'est notre existence, notre charme principal. — Si l'Opéra me quittait ce soir, je n'aurais pas un seul adorateur demain à mon lever.

SAINT-RÉMY. Vous aimez Daigremont ?

ANGÉLINA. Juste assez pour le conserver sans m'y attacher.

SAINT-RÉMY. Alors vous dissimulez avec lui, Angélina, et c'est mal. — J'ai bien vu que vous étiez jalouse de cette petite Marie que vous avez trouvée ici.

ANGÉLINA. Vous vous trompez encore. — Pensez-vous que si j'avais été jalouse de Charles, je l'aurais laissé sortir avec mademoiselle Marie ?

SAINT-RÉMY. Mais il vous aime, lui.

ANGÉLINA. Par caprice.

SAINT-RÉMY. Il est jaloux de vous à l'excès.

ANGÉLINA. Par vanité.

SAINT-RÉMY. Il vous conduit partout avec lui.

ANGÉLINA. Pour recevoir les éloges de ses amis sur ma beauté ou sur ma toilette ; je n'en suis pas dupe.

SAINT-RÉMY. Vous voyez qu'il se ruine pour vous.

ANGÉLINA. Je dois le savoir, car il me le fait assez sentir.

SAINT-RÉMY. Mais moi, Angélina, je n'agirais pas de même. — Vous avez tort de ne pas croire mon amour sincère. Mes amis s'en aperçoivent; encore ce matin, Flavigny me disait que je devenais stupide et ridicule.

ANGÉLINA. Vous savez bien qu'il ne faut jamais croire que la moitié de ce que l'on dit. — Chut! on monte par l'escalier qui conduit à la chambre de Charles.

SAINT-RÉMY. Daigremont, sans doute.

ANGÉLINA. Non... c'est la voix de Joseph.

SAINT-RÉMY. Alors laissons-le. Voulez-vous accepter mon bras, ma charmante?

ANGÉLINA, *remettant son chapeau et son châle.* Volontiers. — Je vais passer un instant chez la petite Carletti des Italiens.

SAINT-RÉMY. Justement j'ai mon wisky à la porte.

Ils sortent par le fond.

SCÈNE VIII.

JOSEPH.

Il entre vivement par la chambre de Daigremont; sa figure est rayonnante de bonheur, il parcourt la scène à grands pas.

O fortune! fortune! tu cesses enfin de me persécuter. — Le bonheur m'étouffe. Je suis riche... je ne serai plus laquais, — me voilà mon maître, — j'ai deux cent cinquante-six mille francs. — Oh! quelle bonne inspiration m'a entraîné à la roulette avec l'argent que mon maître m'avait donné pour acheter un bracelet à la petite danseuse! — Ne vous fâchez pas, monsieur, je viens de payer le bijoutier. — Figurez-vous, monsieur, qu'en sortant tout à l'heure, je rêvai à vos dernières paroles et je pensai que la chance pouvait aussi me devenir favorable. — J'entre donc au cent treize, je mets un de vos billets de mille francs sur la rouge... j'attends... c'est la noire qui sort... votre billet passe entre les mains d'un grand monsieur qui ramassait toujours avec un petit râteau. — Je risque un second billet... il éprouve le même sort... deux... ils disparaissent encore... quatre... ils ne durent pas plus longtemps. — Je vous jure, monsieur, qu'une sueur froide me coulait sur le front. — J'étais glacé. — Je reste deux tournées sans mettre au jeu... la rouge sort les deux fois... je me serais battu. — Alors, monsieur, je change mes batteries, je parie pour la noire, et je mets le reste de mon argent.... je gagne.... je double.... je gagne encore... je laisse tout... je gagne toujours... ça allait bien. — Je perds la tête de bonheur... j'avais des éblouissements... je n'ose plus retirer mon argent, et je passe sept fois de suite... ça allait vraiment fort bien. — Un vieux monsieur me fit comprendre tout mon bonheur, et me demanda vingt francs que je lui donnai. — Le grand monsieur qui ramassait d'abord avec son petit râteau, et qui ne ramassait plus rien, était jaune comme un juif. — Je compte mon argent, je gagnais deux cent cinquante-six mille francs. (*Il s'assied dans le fauteuil à droite.*) Ah! la belle chose que le jeu! monsieur avait bien raison... je veux jouer tous les jours... je veux gagner deux cent cinquante-six mille francs comme ça de temps en temps!

SCÈNE IX.

DAIGREMONT, JOSEPH.

DAIGREMONT *ouvre lentement la porte du fond; il est pâle, défait, abattu, tout en lui annonce le plus grand désordre. Il tombe sur un fauteuil à gauche, du côté opposé à Joseph.* Plus rien... rien... ah! misérable que je suis!

JOSEPH, *se retournant sans quitter son fauteuil, et le regardant, dit à part* : Il paraît que monsieur n'est pas content.

DAIGREMONT, *toujours sans voir Joseph.* J'ai tout perdu ; — je suis ruiné, déshonoré.

JOSEPH, *à part.* On dirait qu'il n'a pas été aussi heureux que moi.... il ne sait pas jouer non plus.

DAIGREMONT. Oh! le jeu... le jeu... la chose infâme!

JOSEPH. N'en dites pas de mal, monsieur. — C'est là seulement que l'on peut faire fortune. J'aurais été domestique pendant cent ans que j'aurais amassé tout juste de quoi payer un lit à l'hôpital; mais avec le jeu, je me suis enrichi.

DAIGREMONT, *sans l'écouter.* Misérable passion, où m'as-tu conduit? — Avec toi la plus douce existence devient un enfer. — Jamais de repos, jamais de bonheur ; toujours vivre dans la terreur et les angoisses les plus affreuses. Oh! qui donc anéantira ces antres de corruption? qui nous délivrera de ces infâmes maisons de jeu?

JOSEPH. On voit bien qu'il a perdu.

DAIGREMONT, *toujours sans l'écouter.* Je pariais pour la noire, elle n'est pas sortie une seule fois.

JOSEPH. Tiens... c'est drôle; moi je pariais aussi pour la noire, et elle est toujours sortie.

DAIGREMONT. Il ne me reste plus qu'à mourir.

JOSEPH, *se levant.* Et moi qu'à bien vivre.

DAIGREMONT. J'ai encore emprunté vingt mille francs, et je n'ai plus rien pour m'acquitter.

JOSEPH. Je les payerai.

DAIGREMONT. Toi?

JOSEPH. Oui, moi, monsieur, je suis millionnaire; j'ai gagné deux cent cinquante-six mille francs au jeu, au cent treize.

DAIGREMONT, *se levant.* Deux cent cinquante-six mille francs!...

JOSEPH. Oui, monsieur; aussi je quitte le service.... je vais prendre un hôtel.... des gens pour me servir *. Ah! monsieur, si par hasard vous vouliez céder votre bail ici, je suis votre homme. — Ça me conviendrait assez... c'est peut-être un peu petit pour moi; mais c'est égal, je suis fait à cet appartement.

DAIGREMONT. Il faut bien que je le quitte; comment acquitter mes dettes?

JOSEPH. Ne vous ai-je pas dit que je les payerais?

DAIGREMONT. Tu plaisantes.

JOSEPH. Nullement.... à quelques conditions pourtant. — Maintenant que me voilà riche, il faut que je prenne un rang dans le monde. Je voudrais donc, monsieur, vous garder auprès de moi, vous m'avertiriez quand je ferais...

DAIGREMONT. Quelque sottise.

JOSEPH. J'allais le dire, ce n'était pas la peine de m'interrompre... on aime toujours mieux se dire ces vérités-là soi-même. — A cette condition, je paye toutes vos dettes... ce n'est pas peu de chose.

DAIGREMONT. Je ne vois rien qui m'empêche d'accepter.

JOSEPH. Fort bien! — De plus vous vous rappelez que je ne sais pas très-bien lire.

DAIGREMONT. Tu pourrais dire que tu ne le sais même pas du tout.

JOSEPH. Si, monsieur, je lis couramment les imprimés... je lisais même tous les matins vos journaux avant que vous fussiez levé.

DAIGREMONT. Vraiment!

JOSEPH. Je vous permettrai de faire de même, si je deviens jamais le maître. Vous pourriez aussi me servir de secrétaire.

DAIGREMONT. Diable! tu augmentes la besogne.

* Joseph, Daigremont.

JOSEPH. Écoutez donc, monsieur, vous avez plus de cinquante mille francs de dettes.

DAIGREMONT. Et tu en veux pour ton argent... As-tu bientôt fini tes conditions?

JOSEPH. Oui, monsieur. — Vous pourriez aussi m'aider un peu... par exemple, à ranger cette chambre, à m'habiller, à...

DAIGREMONT. Comment! t'habiller, maraud!

JOSEPH. Dame! monsieur, croyez-vous qu'un homme comme moi puisse s'habiller tout seul?

DAIGREMONT. Va-t'en au diable.... je refuse.

JOSEPH. Eh! pourquoi donc? — La seule différence qui existait entre nous, c'était la fortune; vous n'avez plus rien, tandis que je suis riche; il est tout naturel que je monte et que vous descendiez. Croyez-vous bonnement que j'aurais été votre valet si le hasard m'avait fait naître avec dix mille livres de rente? Du tout. D'ailleurs cela vaut mieux que de se faire sauter le crâne ou de se pendre, et c'est plus avantageux qu'une place de garçon de bureau.

DAIGREMONT. Je ne suis pas encore réduit à cette extrémité; j'ai la fortune de ma mère.

JOSEPH. Vous l'avez achevée depuis longtemps.

DAIGREMONT. Il me reste la ferme que ma tante m'a laissée en Beauce.

JOSEPH. Vous l'avez mangée l'hiver dernier, monsieur. Où donc avez-vous la mémoire?

DAIGREMONT. Je travaillerai alors.

JOSEPH. Eh! que savez-vous faire? vous n'avez pas même un art d'agrément dont vous puissiez tirer parti.

DAIGREMONT. C'est vrai..... malheureux que je suis d'avoir ainsi perdu ma jeunesse!

JOSEPH. Vous acceptez?

DAIGREMONT *. Non... j'ai des amis qui me trouveront une autre position.

JOSEPH. Des amis!... allons donc! — Tenez, monsieur, il n'y a qu'une seule personne sur laquelle vous puissiez compter... c'est sur mademoiselle Marie.

DAIGREMONT, *vivement.* Marie!... oh! non! Pauvre enfant... ah! j'ai bien mal reconnu son amour. — Elle m'était si attachée, si dévouée... et j'ai pu m'en séparer... Ah! je suis bien coupable.

JOSEPH. Oh! ça, c'est vrai. Sans les mauvais conseils que vous avez reçus, je suis bien certain que vous n'auriez jamais abandonné la pauvre enfant.

DAIGREMONT. Tu as raison, Joseph, et les reproches que tu m'adresses, ma con-

* Daigremont, Joseph.

science me les fait plus sévères encore. Enfin, il n'est plus temps.

JOSEPH. Pourtant si vous vouliez...

DAIGREMONT. Assez, ne parlons plus de cela.

JOSEPH. Consentez-vous à ma proposition ?

DAIGREMONT. Non... c'est impossible.

JOSEPH. Vous avez tort... Tenez j'entends la voix de M. Saint-Rémy (*il remonte la scène*); je vous laisse avec lui; j'ai l'espérance que sa visite vous rendra plus traitable, et je viendrai chercher votre réponse dans un instant.

SCÈNE X.

DAIGREMONT, SAINT-RÉMY, JOSEPH.

SAINT-RÉMY, *entrant et s'adressant à Joseph qui sort.* Charles est chez lui ?

JOSEPH. Le voici, monsieur.

Il sort.

SAINT-RÉMY. Eh quoi ! rien n'est préparé, mon petit... j'ai une faim affreuse,

DAIGREMONT. Ah ! je n'ai pu songer à ce déjeuner... si tu savais le malheur qui m'accable.

SAINT-RÉMY. Qu'est-ce donc?... Tu as la figure toute bouleversée... Est-ce que ta tante de la Beauce serait ressuscitée et viendrait te redemander sa succession?

DAIGREMONT. Ne plaisante pas, je t'en prie... j'ose à peine te le dire... je suis ruiné.

SAINT-RÉMY. Hein ! qu'est-ce que tu dis là?

DAIGREMONT. J'ai tout joué... j'ai tout perdu.

SAINT-RÉMY. Mais tu as encore des terres, une ferme?

DAIGREMONT. J'ai tout vendu cet hiver.

SAINT-RÉMY. Quoi ! tu n'as plus rien?

DAIGREMONT. Hélas ! non... je dois même vingt mille francs à un usurier, et si ce soir je ne les ai payés, je serai arrêté. — Saint-Rémy, souvent j'ai été assez heureux pour pouvoir t'obliger, je puis compter sur toi?

SAINT-RÉMY. Assurément.

DAIGREMONT. Oh ! j'en étais certain.

SAINT-RÉMY. Si mes conseils peuvent t'être utiles, je suis prêt à te les donner.

DAIGREMONT. Songeons au plus pressé ; je sais que tu as touché quelques fonds ces jours derniers, prête-moi seulement dix mille francs.

SAINT-RÉMY. Oh ! mon petit, que me demandes-tu là... impossible, tout à fait impossible. Je suis désolé de te refuser; mais je comptais même t'emprunter ce matin pendant ton déjeuner.

DAIGREMONT, *froidement.* Fort bien, monsieur, je vous comprends. — Pourtant vous avez donné encore hier soir un cachemire à Ernestine.

SAINT-RÉMY. Que veux-tu, mon cher! on fait pour une femme...

DAIGREMONT. Ce que l'on ne fait pas pour un ami... Ah ! j'avais tort d'avoir confiance en vous.

SAINT-RÉMY. Mais aussi, mon cher, où diable allez-vous jouer ainsi à tort et à travers, perdre toute votre fortune ! on ne pouvait plus vous arracher de Frascati.

DAIGREMONT. Et c'est vous qui me faites ces reproches, monsieur ; vous qui le premier m'avez entraîné dans ces infâmes maisons dont le nom m'était à peine connu ; vous qui m'avez poussé jusque auprès du tapis vert ; vous, enfin, qui m'avez mis au cœur cette soif de jeu qui devait me perdre un jour.

SAINT-RÉMY. Des reproches... Ah ! mon cher, c'est de mauvais goût... il faut savoir supporter un revers.

DAIGREMONT. Oui, je le sais, votre conscience est assez endurcie pour vous faire voir du même visage la honte et le déshonneur, pour ne point vous laisser rougir devant l'opprobre... Ah ! je vous connais maintenant, vous qui vous disiez mon ami tant que vous avez pu vivre à mes dépens... Un ami... ah ! j'ai tort de prononcer ce mot... je le flétris en vous l'appliquant. — Ne me donnez jamais ce titre, monsieur; je m'estime encore trop pour me dire jamais l'ami d'un misérable tel que vous.

SCÈNE XI.

DAIGREMONT, SAINT-RÉMY, JOSEPH.

JOSEPH. Quel bruit ! que se passe-t-il?

SAINT-RÉMY. Monsieur se fâche.

DAIGREMONT. Et je compte que vous voudrez bien ne jamais remettre les pieds chez moi, monsieur.

JOSEPH. Du tout... permettez... j'ai apprêté un déjeuner superbe... je tiens à ce qu'il ne soit pas perdu, et j'espère que M. de Saint-Rémy voudra bien l'accepter de ma part et revenir bientôt. Mon invitation, du reste, doit vous être arrivée... Je veux recevoir maintenant que je suis riche.

SAINT-RÉMY. Riche, dis-tu ?

JOSEPH. Millionnaire... je compte que vous acceptez.

SAINT-RÉMY. Comment donc... million-

naire ce cher Joseph... mais comment cela s'est-il fait?

JOSEPH. Un coup de bourse, monsieur.

SAINT-RÉMY. Vous êtes un homme de talent, je l'ai toujours pensé... aussi, je veux vous apprendre à diriger votre fortune. — Je reviendrai bientôt. — Sans rancune, Charles.

Il sort en fredonnant, Daigremont tombe accablé sur le fauteuil à gauche.

SCÈNE XII.

DAIGREMONT, JOSEPH.

DAIGREMONT. Le misérable!

JOSEPH. Eh bien, monsieur, que vous disais-je?

DAIGREMONT. Oui, tu avais raison... je suis anéanti.

JOSEPH. Acceptez-vous ma proposition?

DAIGREMONT. Mes dettes?...

JOSEPH. Seront payées entièrement.

DAIGREMONT. Eh bien!... je consens.

JOSEPH. Vous me cédez le bail de cet appartement?

DAIGREMONT. Oui.

JOSEPH. Tout ce qui est ici m'appartient dès à présent?

DAIGREMONT. Tout. (*Joseph en se retournant heurte le guéridon sur lequel sont placés les vases.*) — Prends donc garde, maladroit.

JOSEPH*. C'est à moi, monsieur. — Voudriez-vous m'aider à passer ma robe de chambre, s'il vous plaît?

Il prend la robe de chambre et la met.

DAIGREMONT. Comment ta robe de chambre!

JOSEPH. C'est encore à moi, monsieur.

DAIGREMONT. Mais elle ne t'ira pas du tout, et surtout avec ta livrée.

JOSEPH. Demain j'aurai un habit noir... les vôtres ne me vont pas bien... je les ai déjà mis quelquefois, mais ils me gênent.

DAIGREMONT. J'en apprends de belles... comment! tu mettais mes habits?

JOSEPH. Oh! rarement, monsieur; seulement trois ou quatre fois par semaine, quand j'allais en soirée chez mademoiselle Jeannette, la femme de chambre de cette petite blonde d'en face, vous savez, monsieur.

DAIGREMONT. Allons, je vois que les maîtres ne feraient pas mal de devenir valets de temps en temps pour apprécier les leurs.

JOSEPH, *qui a mis la robe de chambre par dessus sa livrée.* Ah! monsieur, que je me sens à l'aise... comme ça me va bien! on dirait qu'elle a été faite pour moi. (*Il se promène et s'examine avec un air très-satisfait.*) N'est-ce pas, monsieur?

* Joseph, Daigremont.

DAIGREMONT*. A peu près. Tu me fais rire, bien que j'en aie peu d'envie.

JOSEPH, *s'installant dans le fauteuil à droite devant la cheminée.* Monsieur, avez-vous reçu des lettres pour moi?

DAIGREMONT, *remontant la scène et s'asseyant à demi sur le guéridon.* Des lettres... tu ne sais pas lire.

JOSEPH. Qu'importe... Prenez garde, mon cher; vous allez casser mes porcelaines de Saxe, et vous savez que j'y tiens beaucoup.

DAIGREMONT. Tu es bien le plus grand drôle que je connaisse.

JOSEPH. Monsieur, je voudrais écrire une lettre de sentiment.

DAIGREMONT. Écris-la... je ne t'en empêche pas.

JOSEPH. Très-bien... mais vous êtes mon secrétaire.

DAIGREMONT. Et tu veux que je m'en charge?

JOSEPH. Oh! je vous dicterai.

DAIGREMONT, *s'asseyant devant la petite table.* Je suis curieux de connaître ton style.

JOSEPH, *se levant.* Écrivez, mon cher, écrivez.

DAIGREMONT. Dicte d'abord.

JOSEPH, *se promenant de long en large et les mains profondément enfoncées dans les poches de sa robe de chambre.* Y êtes-vous?

DAIGREMONT. Oui.

JOSEPH, *s'arrêtant tout à coup.* Comment commence-t-on une lettre?

DAIGREMONT. Cela dépend de la personne à laquelle on l'adresse.

JOSEPH. Mais pour une dame!

DAIGREMONT. Eh bien!... madame.

JOSEPH. C'est cela... c'est cela... j'y suis... ne m'interrompez pas: — Madame... Vous avez écrit... (*Se frappant le front.*) Oh! la bonne idée!... madame.

DAIGREMONT. Après... (*Voyant que Joseph s'arrête.*) Allons.

JOSEPH. Je ne suis pas embarrassé; c'est que je voudrais la prier d'accepter un déjeuner ici, et je ne sais comment tourner cela.

DAIGREMONT. Veux-tu que je me charge de tout?

JOSEPH. Oui, monsieur, vous m'obligerez beaucoup. (*Il s'évente avec son mouchoir.*) Ouf! qu'il est fatigant de dicter!

DAIGREMONT, *achevant d'écrire.* Tiens, voilà qui est fait. Maintenant l'adresse?

JOSEPH. Oh! pour l'adresse... je vais vous la dicter.

DAIGREMONT. J'attends.

* Daigremont, Joseph.

JOSEPH. A mademoiselle, mademoiselle Angélina.

DAIGREMONT. Comment ! tu oses...

JOSEPH. Pourquoi non, monsieur ?

DAIGREMONT, *se levant*. Elle jettera ta lettre au feu.

JOSEPH. C'est possible... mais je la connais, elle acceptera le déjeuner.... Maintenant, mon cher, donnez-moi mes gants, mon chapeau, et emportez cette robe de chambre; je veux sortir.

DAIGREMONT. Hein !...

JOSEPH. Avez-vous oublié déjà nos conventions ?... Mais dépêchez-vous donc... vous n'allez pas... quelle lenteur ! Vous voyez bien que je suis horriblement pressé.

DAIGREMONT. Tiens, voilà tes gants et ton chapeau.

JOSEPH. Quoi ! vous me tutoyez encore ! défaites-vous donc de ces mauvais principes, mon cher... On voit bien que vous n'avez pas l'habitude des grandes maisons... Appelez-moi monsieur... oui, monsieur de Saint-Joseph. (*Regardant le galon qui est autour de son chapeau.*) Vous pouviez bien ôter ce galon, ce me semble; mais vous ne pensez à rien. Ma canne où est-elle ?

DAIGREMONT. Je n'ai pas cru devoir...

JOSEPH. Quelle étourderie ! qu'ai-je besoin de vous dire que je la prends toujours? Allons donc, vous êtes d'une négligence... Ces valets vous feraient perdre la tête. (*Il se jette dans le fauteuil.*) Monsieur...

DAIGREMONT. Que te faut-il encore?

JOSEPH, *assis*. Monsieur... mon tchibouck.

DAIGREMONT. Comment ton tchibouck !

JOSEPH. Sans doute... mon tchibouck... je veux fumer... N'ai-je pas tout acheté? (*A part.*) Je me rattrape.

DAIGREMONT, *lui donnant sa pipe turque*. Tu as raison... je suis toujours prêt à l'oublier. Tiens.

JOSEPH. Est-elle bourrée?

DAIGREMONT. N'est-ce pas toi qui t'acquittes toujours de ce soin ?

JOSEPH. Je le veux bien. Où est le tabac? Bon. Du feu maintenant.

DAIGREMONT. Va-t'en au diable !

JOSEPH. Ah ! monsieur, vous ne saurez jamais servir. Si j'avais été le quart aussi récalcitrant que vous, j'aurais été congédié cent fois par jour; mais je ne veux pas vous mettre sur le pavé. Vous avez oublié la contrainte par corps, je le vois.

DAIGREMONT. Mais comment! tu veux que je te donne du feu, moi ?

JOSEPH. Un peu de complaisance; entre fumeurs on se donne souvent du feu.

DAIGREMONT. Voyons.

Il regarde autour de lui si personne ne le voit, puis il se met à genoux, prend du feu avec les pincettes et le présente à Joseph, qui s'apprête à fumer.

JOSEPH. Là... c'est cela.

Au même moment la porte du fond s'ouvre et Marie paraît.

SCÈNE XIII.

DAIGREMONT, MARIE, JOSEPH.

DAIGREMONT, *jetant avec colère les pincettes loin de lui*. Marie !..... suis-je assez humilié !

MARIE. Charles, serait-il vrai? seriez-vous ruiné comme on le dit ?

JOSEPH, *remettant sa pipe*. Il est dit que je ne fumerai pas aujourd'hui. — Je vous laisse; je cours payer vos dettes et placer mes fonds chez mon banquier.

Il sort par la chambre de Daigremont.

SCÈNE XIV.

DAIGREMONT, MARIE.

MARIE. Ne perdez pas tout courage, Charles; il faut sortir de cette position.

DAIGREMONT. Eh ! le puis-je?

MARIE. Vous avez des amis.

DAIGREMONT. Les malheureux n'en ont pas.

MARIE. Et moi.

DAIGREMONT. Vous, Marie ! vous que j'ai tant offensée !

MARIE. Vous semblez douter encore en prononçant mon nom. — Eh ! pourquoi serais-je donc venue, mon Dieu ! si je n'avais eu la pensée de vous sauver, de vous arracher au désespoir !

DAIGREMONT, *ému*. Chère Marie !... ah ! laisse-moi, tiens, tes paroles me font mal... tu me brises le cœur.... j'ai tant de reproches à me faire !

MARIE. Mais moi... je ne t'en fais aucun, Charles; il faut chercher quelque place..... autrefois je t'ai entendu parler d'un ami de ton père... d'un riche négociant.

DAIGREMONT. M. Derville ?

MARIE. Justement.

DAIGREMONT. Il ne m'a pas oublié; il m'a même offert une association dans son commerce.

MARIE. Charles, il faut accepter.

DAIGREMONT. Il me repoussera comme les autres, maintenant que je n'ai plus rien.... Non, Marie, je n'irai pas.

MARIE. Je t'en prie.

DAIGREMONT. Non.... je ne me sens plus la force de supporter de nouvelles humiliations.

MARIE. Tu as tort... tente un dernier effort. — C'est pour moi que je te le demande.

DAIGREMONT. Eh bien, tu as raison. — Une lettre de moi suffit, je le sais; je vais étouffer cette fausse honte qui me retenait, et je cours lui écrire que j'accepte son offre. — Ai-je le droit de te rien refuser désormais? Ah! pourquoi t'ai-je méconnue?

MARIE. Je t'attends ici... va, bon espoir.

Il entre dans sa chambre.

SCENE XV.

MARIE, *seule.*

Maintenant qu'il n'est plus près de moi, je suis moins rassurée. — Ah! je ne le sais que trop.... le monde est toujours prêt à juger sévèrement le malheur. — J'entends du bruit... ce ne peut être Charles pourtant.

SCÈNE XVI.

MARIE, SAINT-RÉMY, ANGÉLINA.

ANGÉLINA, *entrant en riant avec Saint-Rémy.* Oui, Joseph nous donne à déjeuner.

SAINT-RÉMY. C'est un garçon qui ira loin. — Tiens! encore la petite Marie! — Que faites vous donc là, mon enfant? vous devez savoir que Daigremont est tout à fait ruiné, le pauvre garçon.... Est-ce que vous êtes au service de monsieur Joseph?

MARIE. Je ne suis au service de personne, monsieur.

ANGÉLINA. Mademoiselle vient sans doute continuer son cours de morale auprès de Charles? je l'ai interrompue malheureusement ce matin.

MARIE. Si monsieur Daigremont avait écouté mes conseils, madame, il y a longtemps qu'il eût chassé de sa maison les gens qui l'ont aidé à sa ruine.

SCÈNE XVII.

MARIE, DAIGREMONT, SAINT-RÉMY, ANGÉLINA.

DAIGREMONT, *sortant de sa chambre une lettre à la main.* Tiens, Marie, j'ai suivi tes conseils: voici ma lettre. Je suis certain maintenant que monsieur Derville consentira à m'associer à son commerce aux îles.

MARIE. Que je suis heureuse!

SAINT-RÉMY. Tu vas être marchand, mon cher, vendre des denrées coloniales; je t'en fais mon compliment.

DAIGREMONT. Que faites-vous ici, monsieur? comment avez-vous l'audace de vous présenter chez moi?

ANGÉLINA. Nous ne sommes plus chez vous, nous sommes chez monsieur Joseph.

DAIGREMONT. C'est juste... je l'avais oublié... alors c'est à moi de sortir. — Viens, Marie.

SCENE XVIII.

MARIE, DAIGREMONT, JOSEPH, SAINT-RÉMY, ANGÉLINA.

JOSEPH, *rentrant sur ces dernières paroles, et tristement.* Vous pouvez rester ici, monsieur; tout vous appartient encore.

DAIGREMONT. Que dis-tu?

JOSEPH. Je dis que je suis un grand imbécile d'avoir cru que la chance pouvait être deux fois favorable. — Adieu mon hôtel, adieu mes valets, mes rêves de bonheur! — Tenez, monsieur, voilà votre lorgnon que j'avais pris, voici votre canne..... tout cela n'est plus à moi.

ANGÉLINA. Vous auriez perdu?

JOSEPH. Tout ce que j'avais gagné en un tour de roulette.

SAINT-RÉMY. Le maladroit!

JOSEPH. Il ne nous reste plus qu'à nous aller pendre tous deux, monsieur. — Seulement avez-vous de quoi acheter la corde? car pour moi...

DAIGREMONT. Non, mon cher Joseph, je ne me pendrai pas.

JOSEPH. Dame! vous vouliez mourir il y a une heure, et moi je ne demande pas mieux maintenant que d'en finir avec ma triste existence.

DAIGREMONT. Mais, je ne le veux plus.

JOSEPH. Ah! je vous reconnais bien là... vous êtes l'homme le plus capricieux, le plus inconstant...

DAIGREMONT, *souriant.* Tu me permettras d'avoir changé d'opinion pour une chose aussi grave. — D'ailleurs je ne suis plus malheureux.

JOSEPH. Comment cela? est-ce que vous auriez joué aussi?

DAIGREMONT. Non, j'aurais encore perdu.

MARIE. Il a une place honorable.

SAINT-RÉMY. Il va vendre des denrées coloniales.

JOSEPH. Alors, monsieur, vous n'êtes plus à mon service.

DAIGREMONT. Si tu le veux, je te garde au mien.

JOSEPH. Ah! c'est que vous êtes un peu dur pour les domestiques, monsieur.

DAIGREMONT. Tranquillise-toi, Joseph; j'ai appris pendant mon heure de détresse combien les caprices d'un maître étaient pénibles; c'est une leçon que tu m'as donnée et dont tu profiteras. J'en ai reçu du reste encore une meilleure : j'ai appris à connaître mes véritables amis.

Il lui montre Marie.

ANGÉLINA, *riant.* Ah! d'honneur, il est charmant.

SAINT-RÉMY. Décidément il est né pour vendre des denrées coloniales.

Ils sortent tous deux en riant aux éclats.

JOSEPH, *les suivant jusqu'à la porte.* C'est bien désagréable pour vous qui étiez venus déjeuner. (*Revenant vers Daigremont.*) Allons! monsieur, je reste à votre service.

DAIGREMONT. Et dans huit jours nous partons pour ma maison de commerce aux îles avec ma femme.

Il désigne Marie.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Vᵉ DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.